

GHOST

EXTRAIT
SOLDATS D'ELITE
TOME 1



Audrey Martinez

Roman

« Sois le changement que tu veux voir dans le monde. »

Gandhi

- PROLOGUE -

MIA

— Comment va ton fils ? demandé-je en ramassant une couverture pour la ranger dans le placard.

— Très bien, il est impatient d'être diplômé.

Son fils va terminer le lycée dans quelques mois, et même s'il est difficile pour Loria d'être loin de lui, elle sera rentrée à temps pour la fin de l'année scolaire.

Cela fait trois semaines que nous sommes en Colombie pour venir en aide aux femmes et aux enfants des villages alentour. Je fais partie d'une équipe composée de quatre personnes : Loria, Mitch, Daniel et moi-même. Je n'ai pas vraiment de formation médicale, mais j'ai acquis quelques bases au fil des années. En revanche, j'ai de l'expérience dans l'humanitaire. Je travaille pour la même association depuis cinq ans et j'ai déjà traversé et découvert un grand nombre de pays. La misère dans laquelle vivent les gens me retourne l'estomac. J'ai parfois l'impression de donner un coup d'épée dans l'eau, mais je continue. Mitch m'a dit un jour « Si tu t'y habitues, c'est qu'il est temps d'arrêter. » Il avait raison. J'aimerais faire plus. Je me raccroche à l'idée que je fais tout mon possible et que j'apporte toute l'aide dont je suis capable pour les soutenir, même s'il y a toujours autant de violence, de maltraitance, de viols et de morts.

Je préfère agir, et m'échiner à tenter d'améliorer les choses plutôt que me tenir éloignée sans rien faire, en détournant les yeux.

Tandis que je referme la porte derrière moi, des coups de feu retentissent dans la jungle, à quelques pas du camp. Je ne sursaute même plus. C'est malheureusement courant. Des rebelles ou des miliciens s'amusent à terroriser les villageois, voire à les agresser ou les violer. Parfois, ils

recrutent les hommes ou ils kidnappent les femmes et les enfants. On doit en faire abstraction pour ne pas se laisser envahir par la peur. Au début, c'était vraiment difficile. Croiser une personne et la voir morte le lendemain. S'inquiéter pour sa propre sécurité et celle des natifs. Guetter chaque signe annonçant une attaque. Mais avec le temps, on apprend à se protéger pour continuer. *Il le faut bien.*

— Ça se rapproche, me souffle Loria.

J'acquiesce en jetant un coup d'œil à l'extérieur. Les habitants sont déjà en train de se calfeutrer dans leurs huttes. C'est leur deuxième visite depuis que nous sommes arrivés. La dernière fois, nous avons réussi à nous cacher, nous allons devoir recommencer, s'ils se rapprochent. Mon amie se presse contre la vieille fenêtre brisée en remuant sa jambe d'anxiété. Ses longs cheveux bruns et frisés, noués en queue de cheval, se balancent tandis qu'elle recule d'un pas et écarquille les yeux. Je me positionne derrière elle pour regarder à l'extérieur. Mon cœur s'accélère quand les hommes armés débarquent sur la petite place. Nous n'y échapperons pas cette fois. Rodées à ce genre d'événement, nous fermons rapidement les portes et les fenêtres afin de ralentir leur intrusion. Les femmes et les enfants du centre se dissimulent dans les placards, le sous-sol, ou quittent le bâtiment.

Même si j'ai peur, je ne partirai pas avant d'avoir évacué ou caché tout le monde. Les petits sont terrorisés tandis que nous les aidons à déguerpir, tout en jetant des coups d'œil anxieux vers la porte. Les assaillants n'auront aucun mal à la briser, et le temps est compté. En me précipitant vers le fond du bâtiment pour vérifier qu'il n'y a plus personne, je distingue une détonation très proche, puis un grand fracas. *Ils sont entrés.* Loria passe devant moi en courant, complètement paniquée. La dernière fois, nous avons eu le temps de sortir. Je la rattrape par le poignet, tentant de l'entraîner loin des hommes, mais elle me repousse brutalement et part

dans la mauvaise direction. Quelques secondes plus tard, je l'entends hurler. Daniel débouche dans le couloir, le visage fermé. Je croise son regard, une fraction de seconde, mais ça me suffit pour comprendre que la situation est grave. Il me fait signe de fuir avant de se précipiter vers Loria. Je reste pétrifiée, incapable de les abandonner. Tentant de rassembler mon courage, je sursaute lorsqu'un nouveau coup de feu retentit. Cachée derrière une armoire, je me penche pour observer l'entrée. Mon souffle se bloque dans ma poitrine en voyant Daniel effondré au pied des hommes. La flaque de sang qui s'étend autour de lui ne laisse aucun doute sur son état. Je ravale mon cri de douleur et lève les yeux vers Loria qui tremble de tout son être. Je ne peux rien faire pour elle, alors je recule doucement, sans me faire remarquer. Après quelques pas, couverts par le bruit des hurlements à l'extérieur et des coups de feu, je me plaque contre un mur. J'ai l'espoir de pouvoir m'enfuir pour demander de l'aide, mais il est vite étouffé lorsqu'une main m'agrippe violemment les cheveux. Je n'ai jamais eu aussi peur qu'en cet instant. Violée ou tuée, je ne sais pas quelle serait la meilleure option. Je tente de me débattre malgré la douleur de mon cuir chevelu, mais l'homme, à la poigne de fer, me tire vers l'entrée pour rejoindre le groupe. Il me pousse en avant et je tombe à côté de mon amie qui se jette sur moi pour me prendre dans ses bras.

— Mia, souffle-t-elle.

Je détourne les yeux pour ne pas apercevoir Daniel. Je n'ai pas envie que cette image hante mes derniers instants. Il ne méritait pas ça. *Personne ne le mérite.*

Au bout de plusieurs minutes, d'autres hommes les rejoignent. Ils sont tous en treillis, le visage bariolé de noir. Ils ressemblent à des militaires et parlent anglais. Ils nous obligent à nous lever pour nous diriger vers une jeep. En passant à l'angle du bâtiment, je ravale un sanglot en voyant le corps de Mitch étendu dans la terre. Quelques cadavres de femmes et

d'enfants sont dispersés dans le village. Je ferme les yeux un instant, luttant contre mon envie de hurler ma peine. C'est tellement injuste. Je trébuche en arrivant près du véhicule, et me rattrape in extremis à mon amie tandis qu'on place un bandeau sur nos visages. Lorsqu'ils nous poussent à l'arrière, je m'installe à côté de Loria et la serre contre moi.

Je ne sais pas ce qu'il va advenir de nous, mais pour la première fois depuis que je fais ce métier, j'ai vraiment peur.

MIA

Je replie les jambes et les serre contre ma poitrine pour me rassurer. Le temps semble ralentir depuis que je suis dans cette hutte. Loria dort, la tête posée contre mon épaule. Adossées au mur en bois, on ne peut qu'attendre. Mais attendre quoi ? une libération ? un viol ? la torture ? la mort ?

Si je me fie aux marques qu'on a gravées sur la paroi, nous sommes ici depuis deux semaines. Deux longues semaines à réfléchir.

— Mia ?

— Je suis là, chuchoté-je.

Loria se redresse brusquement et jette un coup d'œil autour de nous.

— Pendant une seconde, j'ai cru avoir rêvé, souffle-t-elle en se massant les tempes.

— Cauchemardé, tu veux dire.

Elle soupire et attrape la bouteille à côté de nous. Elle en avale une gorgée puis me la tend. Je savoure le liquide même s'il est chaud. On doit s'estimer heureuse d'avoir de l'eau potable, ça aurait pu être pire.

On ne peut pas dire qu'on est maltraitées. On nous donne à manger et à boire une fois par jour. On divise une portion en deux, mais bon, c'est mieux que rien, j'imagine. Dans cette hutte en bois, au fin fond de la Colombie, je ne sais toujours pas ce qu'il en est de notre situation. On ne sait pas ce qu'ils attendent, s'ils ont demandé une rançon, s'ils comptent nous vendre. Les heures s'écoulent lentement et on se satisfait presque d'être oubliées. Ceux qui nous ont kidnappées nous protègent des habitants qui tentent parfois d'entrer dans notre logement de fortune. Ils semblent provenir de différents pays, échangent en anglais, et je dois

avouer que certains font vraiment peur. Les cicatrices, les tatouages, et surtout leur regard, ne trompent pas. Loria m'a parlé de mercenaires et je ne sais pas si c'est une bonne ou une mauvaise nouvelle pour nous.

Après avoir récupéré notre ration du jour, Loria se relève et va coller son oreille contre la porte pour guetter le moindre bruit. Difficile, parce que les hommes du village sont bruyants. Ils crient, se bagarrent, picolent, font la fête. Parfois, on entend même des coups de feu. Pour s'amuser ou s'entretuer ? Aucune idée.

Au bout de quelques secondes, elle se tourne vers moi, puis hoche la tête.

Comme nous sommes plutôt *dociles*, nous ne sommes pas attachées. On a joué le jeu pour avoir une chance de déguerpir. Et depuis quelques jours, nous avons imaginé un plan. La hutte est en bois, mais le sol est en terre. Je tire le matelas dégueulasse et me mets à creuser. Difficile sans outils. Mes ongles sont dans un état pitoyable, tout comme mes mains. Entre la terre et les coupures, c'est devenu une activité douloureuse, mais ça nous permet de tenir. Si quelqu'un se rend compte de ce qu'on fait, on va passer un sale quart d'heure, et nous n'aurons plus aucune chance de partir. On essaie d'être prudentes et de ne laisser aucun indice. Le bois est plutôt humide, voire pourri près du sol, alors on espère pouvoir détacher deux planches pour nous extraire plus facilement. Tout ne repose que sur des suppositions, mais c'est mieux que rien.

L'espoir, c'est tout ce qu'il nous reste.

— Il y a quelqu'un !

Je me relève rapidement, essuie mes mains sur le matelas et le pousse contre la paroi. Nous sautons dessus et nous collons l'une à l'autre. Ce matelas et le seau dans un coin sont nos seuls *meubles*. Je ne remarque plus l'odeur. J'imagine qu'après deux semaines sans nous doucher, notre apparence doit être atroce. Ce n'est pas vraiment important en soi, mais quand on nous retire même la possibilité de manger, de se laver, de boire,

ça amplifie notre privation de liberté.

Je tends l'oreille en décelant des grattements près de l'entrée. Quelques secondes plus tard, un villageois pénètre dans la hutte et referme rapidement la porte. Ses yeux nous détaillent malgré la pénombre, et il me semble percevoir son sourire salace. Les trous dans les planches permettent à la pièce d'être un minimum éclairée, mais en pleine nuit, le noir est total. Loria se serre contre moi et j'attrape sa main pour la rassurer. L'homme défait sa ceinture en ricanant. Je me crispe en le voyant avancer. Il bondit et saisit le bras de mon amie.

— Non ! crié-je.

Je tente de la tirer vers moi, mais l'intrus me retourne une gifle qui me fait trébucher. Je me rattrape comme je peux tandis que Loria hurle. Elle se débat, ce qui le ralentit. Il s'est sûrement dit qu'on allait se laisser faire. Furieux, il lève la ceinture pour la battre. Je m'élance pour m'interposer et saisir son poignet. Le cuir claque sur mon dos et je serre les dents pour supporter la douleur. Loria lui donne un coup dans le ventre, tandis que je me redresse pour le frapper au visage. Il recule d'un pas puis attrape un couteau.

— Merde, soufflé-je.

Il se jette à nouveau sur mon amie, alors sans réfléchir, je saute sur son dos. *Une vraie furie*. Ce serait presque risible si la situation n'était pas critique. Il me secoue dans tous les sens en grognant. Je m'agrippe autant que possible, comme pour maîtriser un animal sauvage, mais dans notre lutte, je reçois un coup de coude, ce qui m'oblige à relâcher ma prise. Je tombe lourdement sur les fesses en grimaçant. Alors que je me dis que le combat est perdu, la porte s'ouvre avec fracas. L'un des mercenaires observe rapidement la scène puis dégaine son arme avant de tirer dans la tête de l'intrus. Je me fige, choquée par ce que je viens de voir. L'homme s'écroule devant nous, tandis qu'un second mercenaire débarque. Il lui

attrape les chevilles et le traine sur le sol pour l'évacuer. Le mercenaire-sauveur-kidnappeur nous jette un coup d'œil puis quitte les lieux sans un mot.

Notre vie semble avoir une importance. Pour quelle raison ?

Je frotte mes bras, prise de tremblements incontrôlables. Quand ce cauchemar s'arrêtera-t-il ? J'ai une pensée fugace pour mon fiancé, Alexander. Est-ce qu'il essaie de me retrouver ? Est-ce qu'il a abandonné ? Il a les moyens de lancer des recherches, mais le temps passe et je commence à douter... Je chasse ces images de mon esprit. Elles ne font que m'embrouiller.

Loria rampe jusqu'à moi en pleurant. Elle se jette à mon cou puis me serre contre elle. Je glisse mes mains dans son dos pour la rassurer, mais je dois dire que j'ai eu aussi peur qu'elle. J'inspire et expire à plusieurs reprises maintenant que l'adrénaline retombe.

— Merci, souffle-t-elle en reculant.

Je secoue la tête. Elle n'a pas à me remercier, on est dans le même bateau, elle et moi.

— C'est pour cette nuit, dis-je.

Elle acquiesce.

Nous nous asseyons à nouveau sur le matelas, le temps que la nuit tombe complètement. Il va falloir attendre que la plupart des hommes soient endormis. Le risque, c'est de faire du bruit et d'être repérées plus facilement, malheureusement, quitter le village en pleine journée serait une grosse erreur.

Nous n'avons pas le choix.

Loria me secoue en chuchotant. Je me rends compte que j'ai fini par m'assoupir. Je jette un coup d'œil à ma montre — qu'ils ne m'ont pas enlevée —, deux heures sont passées. Je me redresse difficilement et

grimace en sentant que mon dos me brûle. Mon débardeur n'a pas fait le poids face à la ceinture. Je titube en allant vers la porte. Il fait si sombre que je peine à apercevoir mon amie. Je colle mon oreille contre le bois, guettant une quelconque activité, mais les bruits semblent éloignés. Les hommes doivent être autour du feu sur la grande place. Nous ne sommes sorties qu'une fois pour être déplacées, ce qui nous a laissé le temps de repérer la taille du village, le chemin de terre par lequel nous sommes arrivées et ce fameux feu. En dehors de ça, je n'ai aperçu que la jungle.

— Allons-y, chuchoté-je.

Loria m'aide à trainer le matelas, le plus silencieusement possible, puis nous creusons afin de déblayer au mieux l'espace. Lorsque le trou semble suffisamment profond, nous nous stoppons pour écouter les bruits alentour. Je me plaque contre le sol pour observer l'extérieur. Ne percevant rien, je tire doucement sur les planches, le cœur battant. C'est le moment de vérité.

L'humidité me permet d'en dégager deux facilement. Je souffle, à la fois soulagée et terrorisée. Je me relève et donne une bouteille d'eau à Loria, nous l'avons économisée de peur de ne pas trouver d'aide rapidement. Elle l'attrape, la glisse dans sa ceinture de pantalon, puis se met à ramper pour sortir. Une fois à l'extérieur, elle doit courir derrière la cabane pour se cacher. Si elle restait juste devant le trou, elle pourrait être repérée depuis l'allée centrale. Nous avons répété notre plan tant de fois qu'il est ancré en nous. Je jette un dernier coup d'œil à l'intérieur de la hutte puis me faufile et rampe à mon tour, ignorant la sensation de brûlure dans mon dos. Pour la première fois depuis que nous avons été enfermées, j'entrevois l'espoir d'être libérée. Je suis terrifiée, mais je me dois d'essayer. Je refuse de pourrir dans cet endroit, d'être violée ou vendue. Lorsque je suis enfin dehors, je remarque que la lune est suffisamment pleine pour nous permettre d'y voir correctement. J'avance de quelques pas en guettant les

bruits. Des hommes rient à quelques mètres de nous, mais la voie semble libre. À l'angle du bâtiment, mon amie tremble de tout son être. Décidée à nous sortir de là, je passe devant et nous nous enfonçons dans la végétation. Pas loin. Nous serions incapables de nous orienter dans la jungle. Au bout de quelques minutes laborieuses, espérant apercevoir le chemin de terre pour nous guider vers le prochain village, Loria crie. Je me retourne brusquement et écarquille les yeux en voyant un homme qui la menace avec son arme. Il est dos à moi et ne m'a pas encore repérée. Je me jette au sol et tâtonne jusqu'à agripper un morceau de bois. Ce n'est pas grand-chose, mais ce n'est pas le moment d'abandonner. Je me redresse, fais un pas en avant et rassemble mes forces pour le frapper. Ne s'attendant pas à mon intervention, il tombe à genoux, légèrement déboussolé.

— Cours ! crié-je.

Loria se met en mouvement tandis que le type se relève. Je tourne les talons pour la suivre, mais notre agresseur m'agrippe la cheville et me fait chuter. Je me débats de toutes mes forces, accrochée à l'envie de m'enfuir. Avec l'énergie du désespoir, mes mains tâtonnent à l'aveugle à la recherche d'une autre arme. En vain. J'ai juste le temps de voir le poing arriver vers mon visage.

Et c'est le trou noir.

GHOST

— Deux semaines, lâche Blue, une fois que nous sommes installés autour de la table, chez Ace.

Les gars et moi sommes plus que de simples coéquipiers. Ils sont mes frères, ma famille. Ça fait cinq ans que je dirige cette unité d'élite, mais Ace, Hunter et moi étions déjà dans la même équipe avant ça. Blade et Sniper nous ont rejoints au moment où j'ai pris la tête du groupe, quant à Blue, il est avec nous depuis trois ans.

— De quoi ? demandé-je en piquant une poignée de chips.

— Qu'on n'est pas partis en mission. Je sens que c'est pour bientôt.

— Ta voyante te l'a prédit ? ricane Hunter.

Je m'esclaffe tandis que Blue secoue la tête et avale une gorgée de bière.

— J'avoue que ça fait du bien de se poser, mais je suis prêt pour repartir.

Les mecs approuvent. Rester ici, c'est sympa après une mission, surtout si elle a été éprouvante ou si l'un de nous a été blessé, mais on préfère l'action. On est tous célibataires dans la bande, certains ont entretenu quelques relations plus ou moins sérieuses, mais avec notre rythme de vie, il est difficile de trouver quelqu'un. Notre métier, c'est notre vie, l'armée, c'est notre mode de vie. Pourtant il m'arrive d'avoir envie de plus, d'avoir une famille qui m'attend à la maison. À 18 ans, je ne savais pas quoi faire de ma vie, alors je me suis engagé. J'y ai finalement découvert une vocation. Mais comment imposer cette vie à une femme et à des enfants ? Des missions dangereuses. Le silence pendant des semaines. Des départs, parfois précipités, sans pouvoir dire où on va et pendant combien de temps. Quelle femme accepterait ça ? Certains soldats sont mariés, bien sûr. Parmi eux, on a les fidèles, dévoués à leur famille. Ils réussissent

l'exploit de tout combiner. Puis il y a les connards qui trompent à tout va. Il faut dire qu'autour de la base, les groupies de militaires ne manquent pas, alors il suffit d'un regard ou d'un petit signe pour qu'une femme se dévoue pour une nuit, voire pour quelques heures ou quelques minutes. Mais tomber dans ce piège quand on est marié, j'avoue que je ne comprends pas. À quoi bon fonder une famille ? Dans l'équipe, on est d'accord sur une chose, on s'amuse, mais le jour où on se case, si ça arrive, alors pas question de bafouer ses valeurs. Si tu n'es pas loyal envers ta femme, peu de chance que tu le sois envers tes coéquipiers. Et ça ne rigole pas avec les gars. Fidélité, honneur, loyauté, ce ne sont pas des mots en l'air. Ils comptent pour nous.

De nous tous, c'est Ace qui a le plus envie de fonder sa famille. Ce n'est pas pour rien qu'il a acheté une grande maison avec jardin. Il est le plus stable et le plus sérieux d'entre nous. Il attend impatiemment de trouver la femme de sa vie.

Une fois chez moi, je balance la chaîne info, tout en rangeant les quelques courses que j'ai effectuées avant de rentrer. Je ne remplis jamais mon frigo sous peine de devoir tout jeter à mes retours de mission. Difficile de prévoir. Je peux partir quelques jours, comme quelques semaines, même si les missions longues sont rarement pour nous. Je lève les yeux vers la télévision au moment où une photo est diffusée à l'écran. Je m'immobilise, incapable de détourner le regard. J'augmente le son tandis qu'un mec d'une trentaine d'années, en costume, propre sur lui, semble donner une conférence de presse.

« Mia Jenkins a disparu depuis plus de deux semaines. Elle a été enlevée alors qu'elle effectuait une mission humanitaire en Colombie. Nous n'avons pas de nouvelles et n'avons pas reçu de demande de rançon. Si jamais vous avez la moindre information, le moindre indice, la moindre

piste qui nous permettrait de la localiser, je vous en prie, contactez mon bureau ou la police. »

Je n'écoute pas la suite et reste subjugué par le cliché. Cette femme est magnifique. De longs cheveux blonds, les yeux bleus très clairs, un sourire franc. Elle dégage une douceur qui donne envie de la protéger. Les associations humanitaires subissent leur lot d'attaques depuis des années. C'est une vraie plaie. Ils se retrouvent au milieu des trafics, des guerres de territoires et des rébellions. Je secoue la tête en tentant de reprendre mes esprits, mais c'est peine perdue, je continue de fixer ses perles turquoise jusqu'à ce que la photo disparaisse. J'éteins la télé et espère vraiment que cette jeune femme va rentrer chez elle. Nous avons secouru pas mal d'otages ou de victimes d'enlèvement au fil des années, mais j'ai toujours une pensée pour toutes celles pour lesquelles nous n'avons pas été appelés. Ont-elles l'espoir d'être sauvées ? Ont-elles abandonné ?

L'injustice...

— Bien, maintenant que vous êtes tous là, commençons.

Le commandant nous présente notre prochaine mission. Quelle n'est pas ma surprise de voir Mia apparaître à l'écran.

— Mia Jenkins ? demandé-je.

Notre chef hoche la tête.

— Tu la connais, Ghost ?

— Non, j'ai vu sa photo aux infos, il y a quelques jours.

— Mia Jenkins, 30 ans, enlevée en Colombie lors d'une mission humanitaire. Elle est portée disparue depuis vingt-six jours.

— Merde, souffle Ace. Ça commence à faire long.

— Son fiancé fait beaucoup de bruit. Conférences, interviews. Il a des

relations et il a réussi à taper en haut de la hiérarchie pour qu'on dépêche une équipe.

J'acquiesce. Malheureusement, c'est comme partout, certains passent avant d'autres parce qu'ils ont des contacts. Tant mieux pour Mia, cela dit.

— Est-ce qu'on a des pistes ? demande Hunter.

— Oui. Heureusement, parce que sans ça, on était dans la merde, lance le commandant en nous montrant la photo d'une autre jeune femme.

— Loria Mendez. Elle a été enlevée en même temps que mademoiselle Jenkins. Elles étaient détenues ensemble. Au bout de deux semaines, elles ont réussi à s'échapper. Elles ont creusé un trou dans le sol de la hutte et ont pu se glisser à l'extérieur.

Malin...

— Elles ont été rattrapées à quelques pas du village par un homme. Mia a fait diversion pour que Loria s'enfuie.

— Courageuse, murmure Blue.

— Loria a été entendue par les forces de police, mais je lui ai demandé de venir pour qu'elle nous donne un maximum d'informations.

— Est-ce qu'on a une idée de la raison de l'enlèvement ?

— Aucune. April est sur le coup, mais on n'a rien. Pas de demande de rançon, pas de vidéo de propagande. Trafic sexuel, esclavage, on n'a aucune piste.

April est notre analyste. Elle s'occupe des renseignements, des recherches, des photos satellite. De tout ce qui nous permet de préparer nos missions. Blue sourit en entendant son prénom. Il a un faible pour la jeune femme, mais elle ne semble pas réceptive à son charme légendaire.

Le commandant ouvre la porte pour laisser entrer Loria. Elle écarquille les yeux en nous apercevant tout en se tenant nerveusement les mains. Elle ne paraît pas très à l'aise à nos côtés. Ace se lève rapidement pour tirer un siège afin qu'elle s'assoie, puis lui sert un verre d'eau.

— Merci, souffle-t-elle.

Elle nous dévisage en serrant le verre entre ses doigts.

— Bien. Mademoiselle Mendez, est-ce que vous pourriez nous raconter tout ce qu’il s’est passé depuis votre enlèvement ?

On ne rencontre jamais les victimes ou les proches. Notre anonymat est précieux, mais j’imagine que, vu la situation, le commandant a fait exception.

Elle hoche la tête, puis croise ses mains sur la table.

— Nous étions au foyer. C’est un endroit où l’on prodigue des soins aux femmes et aux enfants. Mitch, Daniel, Mia et moi étions là depuis environ trois semaines.

Elle inspire avant de reprendre.

— Quand on a compris que les rebelles se rapprochaient, on a barricadé le bâtiment et on a évacué autant de monde que possible. Lorsqu’ils ont défoncé la porte, il ne restait que Mia, Daniel et moi à l’intérieur. J’ai paniqué, et...

Elle ferme les yeux un instant.

— Daniel a essayé de m’aider, mais ils l’ont abattu devant moi.

Les rebelles ne se prennent pas la tête. Ils tuent sans sommation. S’ils ont épargné les deux Américaines, ce n’est pas pour rien.

— Mia a été attrapée à son tour. Ils nous ont trainées à l’extérieur et c’est là qu’on a vu Mitch. Il... il était mort lui aussi.

Elle se frotte le visage. Voir ses amis être abattus est une terrible épreuve, surtout pour des personnes qui dévouent leur vie à aider les autres.

— On nous a bandé les yeux, puis on nous a jetées à l’arrière d’une jeep.

Loria nous raconte les deux semaines qu’elles ont passées ensemble dans la hutte, essayant de partager le plus de détails possible, mais elles n’ont pas entendu grand-chose. Quand elle en arrive au jour de leur fuite, je suis impressionné par leur courage.

— Il me braquait moi, vous comprenez. Il ne l'avait même pas vue. Elle aurait pu s'enfuir, mais elle est revenue sur ses pas et elle l'a frappé. Il était costaud, alors ça ne l'a pas assommé. J'aurais sûrement dû l'aider, je...

Elle serre les poings et inspire.

— Vous n'auriez rien pu faire, répond calmement Ace. Il était armé et dangereux. Et d'autres auraient pu arriver.

— Je sais, mais je l'ai abandonnée. Elle m'a crié de partir et je l'ai fait. Sur le coup, j'ai eu peur et je me suis dit qu'il fallait que l'une de nous en réchappe pour appeler de l'aide. Je... ça aurait dû être elle. C'est elle la plus forte, c'est elle qui nous a sorties de là.

Effectivement, Mia Jenkins semble plutôt coriace.

— J'ai marché en suivant la piste comme elle me l'avait dit. Je me suis cachée dans la végétation chaque fois que j'entendais un véhicule, ce qui heureusement était rare. Elle m'avait prévenue qu'il fallait s'éloigner du village avant d'interpeller quelqu'un car les gens pouvaient avoir peur ou nous dénoncer. J'ai fini par croiser la route d'une vieille femme qui m'a amenée à une ville. Et là, j'ai réussi à demander de l'aide. J'ai donné tout ce que j'ai pu comme informations pour retrouver le camp, mais j'ai marché pendant deux jours, alors je ne suis pas certaine que tout soit correct.

Elle jette un coup d'œil autour de la table et attrape à nouveau son verre d'eau pour en boire une gorgée. Je regarde les documents étalés devant moi. April a déjà dégoté des photos satellite des lieux.

— Que pouvez-vous nous apprendre sur les habitants ?

— On ne les voyait pas. On est restées enfermées. Ils ne nous ont déplacées qu'une fois, d'une hutte à une autre. C'est ce qui nous a permis de repérer un peu le village. On était tenues à l'écart. Ils n'avaient pas le droit d'entrer dans la cabane. Le dernier qui a essayé a été abattu sous nos yeux. Il voulait nous agresser et...

— Qui vous amenait à manger ? m'étonné-je.

— Je pense que c'étaient des mercenaires.

Je me fige et regarde mon équipe. Des mercenaires ?

Elle nous raconte alors l'agression qui a eu lieu le jour de leur fuite. Mia a encore fait preuve de courage. Cette femme m'intrigue de plus en plus.

— Comment savez-vous que ce sont des mercenaires ? demande Ace.

— Ils n'étaient pas de là-bas. Ils avaient des origines différentes et parlaient anglais entre eux. Ils étaient grands et musclés, comme des militaires. Ils semblaient organisés. Ils nous protégeaient dans le village. C'est probablement pour ça qu'on n'a pas été agressées ou...

Elle s'interrompt mais on comprend où elle veut en venir. Elles auraient déjà dû être violées après deux semaines dans ce camp.

— Est-ce qu'ils vous ont dit quelque chose ou avez-vous entendu des informations sur la raison de votre enlèvement ?

Elle secoue la tête.

— Rien du tout. Ils ne parlaient pas. On ne savait pas ce qu'ils attendaient. Je crois qu'au fond, c'était le plus difficile. De ne pas savoir.

Nous discutons encore une vingtaine de minutes avant de libérer Loria. La pauvre est dans tous ses états. Heureuse d'être rentrée au pays, mais se sentant coupable d'avoir laissé son amie sur place.

— Des mercenaires, souffle Blue en se passant une main sur le visage. Ça craint. La question est : est-ce que le contrat désignait les deux femmes ? L'une d'entre elles ? Ou simplement des Américaines ?

— Le problème, c'est qu'ils ont très bien pu se tirer avec Mia après la fuite de Loria.

— C'est une possibilité, avoue notre supérieur.

— Elles étaient ici, indique Hunter en pointant une hutte sur la photo satellite.

Un petit bâtiment éloigné du foyer principal et proche de la jungle. C'est

plutôt positif pour nous. Si elle est toujours là.

— Vous partez dans deux heures, annonce le commandant en quittant la salle.

MIA

J'ouvre les yeux en entendant la porte de la hutte grincer. Je me redresse difficilement en voyant Juan. C'est un adolescent qui doit avoir dans les quatorze ans. Comme d'habitude, il se glisse discrètement près du matelas et me sourit avant de me tendre son butin. J'ai compris qu'il n'avait pas le droit d'être là. Il entre toujours la nuit, pendant que les autres dorment. Il m'apporte ce qu'il peut : du pain rassis, parfois un peu de riz et de l'eau. Je tuerais pour des légumes et du chocolat. C'est idiot, mais c'est ce qui me manque le plus. En dehors d'une vraie douche, bien sûr. Nous n'avons échangé que quelques mots, mais je n'oublierai jamais le geste de cet enfant qui risque gros en s'occupant de moi. Je le remercie et il hoche la tête en reculant rapidement avant de disparaître à l'extérieur. Sans lui, je n'aurais plus à manger ou à boire depuis trois jours. Les mercenaires ont pris le large, semble-t-il, et j'avoue que j'en suis effrayée. Après la fuite de Loria, ils étaient sur les nerfs et ils ont fini par m'attacher pour que je ne puisse plus me sauver. Je les ai entendus parler. Ils l'ont cherchée, mais je crois qu'ils n'ont pas réussi à mettre la main sur elle. En tout cas, je l'espère. Elle serait ici avec moi, dans le cas contraire, non ? Je chasse de mon esprit l'idée qu'ils aient pu la tuer pour la punir ou l'enfermer dans une autre hutte. Je préfère imaginer qu'elle est parvenue à fuir et qu'elle se trouve en sécurité, loin, très loin. Je soupire en approchant mes mains du morceau de pain. Elles sont attachées entre elles, puis reliées à un anneau planté dans la paroi en bois. Je peux bouger un peu, mais pas loin du matelas crasseux. C'était prévisible. Ils m'ont ramenée ici, et je me suis réveillée entravée. J'ai vu les mercenaires durant les jours suivants, et puis plus rien. Pour quelle raison ? Je ne sais pas. Mais je redoute le moment

où les habitants vont me rejoindre. Je ne donne pas cher de ma peau. J'angoisse à chaque bruit, chaque cri, chaque rire, chaque coup de feu. J'ai beau mener des missions humanitaires depuis plusieurs années, ma vie est tout ce qu'il y a de plus normal. Je vis à Washington avec mon fiancé. Il fait de la politique et je le soutiens du mieux possible, même si je suis souvent absente. Je préfère donner de mon temps plutôt que le perdre en événements mondains. Je crois que ça convient à Alexander. Il aime m'avoir à ses côtés, mais il ne m'impose rien et je lui en suis reconnaissante. Le fait est que je n'ai plus que lui. Il est ma seule famille, en dehors de ma meilleure amie, Chelsea. J'ai perdu mes parents dans un crash d'avion et j'ai hérité d'une grosse fortune. Tout est placé, c'est ce qui me permet de voyager, de participer à des missions humanitaires et de faire des dons. Peut-être que c'est pour cette raison que j'essaie de donner autant. Je n'en sais rien. Mes parents étaient médecins et j'ai grandi dans différents pays. Ils voyageaient beaucoup, ils participaient aussi à des missions, alors j'imagine que c'est ancré dans mon ADN.

Est-ce qu'Alexander et Chelsea me cherchent ? Est-ce qu'ils me pensent morte ? Est-ce que j'ai une chance de m'en sortir ? J'y croyais jusqu'à il y a trois jours, mais maintenant j'angoisse. J'ai tenté de libérer mes mains, j'ai forcé comme une sauvage, espérant décrocher l'anneau, mais il est solidement fixé dans une planche qui n'est pas moisie. J'ai tapé tout autour, j'ai tiré, j'ai tourné mes poignets dans tous les sens. Bref, j'ai tout essayé pour me libérer. Je n'ai réussi qu'à me blesser en entaillant profondément ma peau.

Je n'ai pas envie d'abandonner et je compte bien lutter, mais à quoi bon ? Je suis seule, vulnérable, sans arme et je ne peux qu'attendre le moment où ma situation va empirer et virer à critique.

Ça aurait pu être le cas hier. Un homme est entré, il avait cet air lubrique qui m'a filé des frissons. Effrayée à l'idée d'être violée, j'ai rouvert mes

plaies au poignet et j'ai étalé du sang sur le matelas sous mes fesses. Faire croire que j'ai mes règles, c'est ce qui m'a épargnée, mais cette excuse ne pourra pas durer éternellement.

Je laisse ma tête retomber contre la paroi en bois et soupire en permettant à mon esprit de vagabonder dans mes souvenirs. Mon enfance, Alexander, Chelsea. Je me gave de ce bonheur perdu pour m'aider à tenir. Cinq minutes de plus. Puis encore cinq minutes.

L'espoir, c'est tout ce qu'il me reste.

Passant la main sur mon poignet, je caresse mon bracelet du bout des doigts. Mes parents me l'ont offert quand j'avais 6 ans, le jour de la rentrée des classes. C'est une fine chaîne en or avec les lettres de mon prénom. Elle ne m'a jamais quittée. Je la garde précieusement à chaque mission, comme un porte-bonheur. J'espère qu'elle ne m'abandonnera pas.

J'essaie de compter depuis combien de jours je suis ici. Loria a fui au bout de seize jours. Les mercenaires sont restés huit jours supplémentaires, puis ils sont partis, il y a trois jours. Je suis donc prisonnière depuis vingt-sept jours. Presque un mois de ma vie, enfermée dans cette hutte. Combien de temps encore ? Des semaines, des mois, des années ?

Je rouvre les yeux et déplie mes bras et mes jambes autant que possible pour éviter d'être engourdie. C'est difficile d'être en permanence dans la même position. Mon dos et ma nuque me font souffrir, tout comme mes épaules. J'en viens à être reconnaissante d'avoir ce matelas dégueulasse à disposition. C'est toujours mieux que d'être à même le sol. Je me rallonge, les mains remontées près de mon visage, et tente de m'endormir. Je ne peux rien faire d'autre de toute manière.

Pitié, venez me chercher.

Je sursaute et me carre contre la paroi en voyant trois hommes pénétrer dans la hutte. Ils dégagent une aura néfaste qui m'opprime et bloque ma respiration. Je tremble avant même qu'ils ne m'approchent. L'un d'eux a pris une chaise en bois et la pose face à moi avant de s'y installer.

— Hommes partis, dit-il dans un anglais approximatif.

Est-ce qu'il parle des mercenaires ? Il ricane et se caresse le menton. Vont-ils me demander de l'argent ? des renseignements ?

— Toi être sage ?

Il penche la tête sur le côté en attendant ma réponse. Qui ne vient pas.

Ils ne veulent pas de renseignements... C'est une tout autre chose qu'ils réclament. Mais, je ne compte pas être docile. Hors de question de me laisser faire. Je redresse le menton pour me donner du courage.

Il s'adresse aux deux hommes pendant que je surveille chacun de leurs mouvements. L'un d'eux reste près de la porte, toujours ouverte, tandis que l'autre se dirige vers moi en rigolant.

Merde, merde, merde.

Il se jette sur moi et tire mes chevilles pour m'allonger sur le matelas, tandis qu'il se plaque sur mon corps. Il pue la transpiration et son haleine est infecte. Je n'ai jamais été très sensible aux odeurs, et depuis que je suis ici, j'ai dû en faire abstraction, mais lui, il me répugne. Comment peuvent-ils avoir envie de violer une femme qui ne s'est pas lavée depuis des semaines, sérieusement ? Désespérée, je lui assène des coups de genoux et de bassin, mais son corps me bloque et mes bras, immobilisés vers le haut, sont inutiles.

Il relève mon débardeur jusqu'à mon cou pour dévoiler mon soutien-gorge, puis me pince les seins en rigolant.

— Il adore si toi te débattre, dit l'homme assis.

L'agresseur se redresse et déboutonne mon pantalon avant de le tirer

vers le bas et de me l'enlever d'un geste brusque. Une fois mes jambes libérées, je me débats encore plus fort, profitant du fait qu'il s'est écarté, mais le second type lui prête main-forte en bloquant mes chevilles. Je ravale mes larmes, consciente que ces hommes vont me violer et que je n'ai aucun moyen de me défendre. Seule contre trois. Mes poignets sont douloureux à force de me débattre, mais c'est une moindre peine quand je pense aux prochaines minutes. Je ferme les yeux et tente de me reprendre. Je ne peux pas lâcher maintenant, je ne *dois* pas lâcher. Je parviens à libérer l'une de mes chevilles et à lui donner un coup de genou. Il gémit de douleur pendant que celui qui est assis éclate de rire. Ça a l'air d'amuser ce connard. Je tourne le visage vers lui et constate qu'il se masturbe. *Quelle horreur !*

En réponse à mon geste, je reçois un coup de poing. Ma tête bascule sur le côté et des points noirs apparaissent devant mes yeux.

Non, non, non, ne surtout pas perdre connaissance.

Le mec n'en a pas fini. Il m'inflige un second coup, puis un autre dans le ventre, ce qui m'oblige à me plier en deux. J'expire tout l'air dans mes poumons en gémissant. Il n'y va pas de main morte. Il tire à nouveau sur mes chevilles et me retourne sur le ventre en s'asseyant sur mes cuisses. Il claque mes fesses à plusieurs reprises, s'extasiant probablement du bruit ou des traces qu'il laisse sur ma peau blanche. Mes bras sont tendus à l'extrême, ce qui m'empêche de les bouger pour les ramener vers moi. Je plonge mon nez dans le matelas en fermant les yeux.

Je ne peux plus rien faire.

**Rendez-vous le 25 mai 2022
pour découvrir l'histoire dans son intégralité.**

